

Zeitschrift:	Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber:	Le messager suisse de France
Band:	6 (1960)
Heft:	12
 Artikel:	Zigzags valaisans
Autor:	S.C.B.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-849188

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zigzags Valaisans

C'est un matin glacé avec un ciel pâle, un peu bleu, un peu rose, puis de plus en plus blanc. Le sol est dur, recouvert ça et là d'une mince couche de neige qui crisse. C'est à Saint-Léonard que nous nous sommes retrouvés, et nous serons plus pressés que flâneurs aujourd'hui à cause du froid. Pourtant, nous en verrons des choses curieuses ! dans ce village de Saint-Léonard qui, pour moi, n'était célèbre que par son lac souterrain et son carnaval. Il y avait encore ce petit manoir sur un monticule, au-dessus du village, qui m'intriguait, vu de loin en passant...

Mais nous ne connaissions guère le programme de la journée, n'ayant pu déchiffrer, malgré nos bonnes

même époque que la Majorie, elle date du temps de Schinner... Malheureusement, elle tombe en ruine et personne ne s'en occupe. Il faudrait pouvoir la restaurer, mais son propriétaire ne veut pas la vendre...

Nous en poussons la porte qui s'ouvre sous un magnifique cintre aujourd'hui muré. Il en existe encore un autre à demi muré aussi, sur la face Ouest, et nous découvrons un troisième arc audacieux traversant le hall devenu pressoir ! La tour intérieure sert de cage d'escalier. Les cuisines sont étrangement dallées de petites pierres ovales formant des lignes en diagonales. Une exclamation fuse :

— On dirait de la mosaïque de Lor Olsommer !

St-LEONARD - BISSE DE CLAVOZ - BRULE-FER

Du manoir des Evêques au manoir de Belzébuth

par S. CORINNA BILLE

volontés, la lettre circulaire du Dr Henry Wuilloud, écrite à l'encre sympathique. Cela nous valut, aux uns et aux autres, quelques engeulades pas méritées du tout, quoique appréciées pour leur humour. Il faut dire aussi que notre grand chef se montrait stoïque : terrassé par l'angine, il résistait vaillamment. Il avait pris, le matin même, je ne sais plus quel remède, un remède à lui ; vous savez qu'il détient mille recettes, depuis les tisanes aux jeunes feuilles de noyer jusqu'aux mets les plus rares, et il était guéri, prétendait-il.

Nous avançâmes donc dans ce Saint-Léonard inconnu, et nous eûmes soudain devant nous un groupe de vieilles maisons aux tons roux, beige et gris, un ensemble parfait qui nous arracha un cri d'admiration. Imaginez deux grandes demeures, puis des granges ; entre elles, une rue qui monte en se rétrécissant ; plus haut, une autre maison mi-bois, mi-pierre, dont la façade, à cause d'une illusion d'optique, semble pencher. Et, dans ce décor, M. le curé de Saint-Léonard, en cape noire et bonnet de loutre.

— Le manoir à gauche, nous dit-il, c'est l'ancienne résidence des évêques de Riedmatten, elle est de la

Deux vastes cheminées s'ornent d'une frise sculptée, on y pourrait rôtir un bœuf ! Mais je ne puis m'empêcher de jeter un regard anxieux vers les plafonds qui s'effondrent, les planchers troués et les lézardes des murs. A l'étage au-dessous sont les pièces boisées, paraît-il, mais elles sont fermées à clé et l'on nous chuchote qu'elles contiennent des cercueils et des couronnes.

Je me retrouve à l'air libre avec mes compagnons, soulagée de ne pas avoir atterri, d'un seul coup et un peu trop tôt, dans une caisse allongée avec, sur la tête, une couronne de pervenches en perles de verre. Toujours stoïque, notre grand chef s'attarde dans une chambre pour y faire le dessin d'un poêle en serpentine. Sons l'attendre, nous poursuivons notre promenade jusqu'au sommet du village où se trouvent l'ancienne église transformée en école et la vieille cure. Là, commencent les vignes qui pénètrent un peu partout entre les maisons.

— La première chose que fit Noé en sortant de l'Arche, ce fut de planter la vigne à Saint-Léonard, nous dit le peintre Chavaz.

— C'est vrai ?

— Oui, je l'ai souvent entendu dire.

Lui-même a séjourné dans ce village pour y décorer la chapelle de Saint-Nicolas au bord de la Lienne. Nous y allons par un chemin poudré de neige sèche, le long d'un torrent couvert de glace, de plusieurs couches de glace même, car son eau verte refluée à la surface gèle une seconde, une troisième fois. Sur la gauche, découpé en ligne droite, apparaît le dos de la colline où se juche le manoir de Stockalper, dont le « petit endroit », judicieusement calculé, surplombe la Lienne.

— On ne fait pas mieux aujourd'hui..., remarque le Dr Wuilloud.

Nous arrivons bientôt devant la chapelle de Saint-Nicolas, qui est moderne et fort jolie, avec son auvent à cloche qui nous donne envie d'en tirer la corde, sa façade vitrée regardant l'autre côté de la gorge, et la belle fresque de Chavaz aux personnages clairs comme des fleurs sur un fond de brume grise, une brume de torrent, où apparaît la Trinité en forme d'astre.

— Maintenant, j'aurais de nouvelles idées pour une fresque semblable, nous confie le peintre.

La chapelle a été reconstruite entièrement par la population de Saint-Léonard, qui lui a donné son temps, ses maçons, ses menuisiers et son forgeron, dont les grilles et les candélabres nous séduisent. Elle est là, à l'entrée de la gorge, pour arrêter les éboulement et les inondations. Autrefois, le torrent coulait à ses pieds ; maintenant, une belle place s'étend devant elle et, repoussée, la Lienne est encore assez large pour permettre d'y aménager une patinoire.



Midi. Nous allons manger au restaurant Brunner, près de la grande route, un pâté particulièrement bon et une grillade entourée de fins cardons ; le Fendant qui les accompagnait ne les valait pas ! Et nous nous remettons en marche pour le Bisse de Clavoz. Mais nous ne quittons pas ce Saint-Léonard si riche en surprises, sans visiter l'élevage de faiscans de M. Joseph Marguelisch. C'est Albert Chavaz qui nous entraîne vers une maison qui s'embellit de deux galeries à arcades, l'une à l'étage supérieur et l'autre de plain-pied soutenues par de larges et grandes colonnes. Je m'écrie : « On dirait une maison tessinoise ! » Mais je me souviens à temps que bien des habitations en Valais furent construites par des architectes toscans.

— Par ici !

On traverse des courrettes, on se baisse sous des jupons et des culottes de nylon suspendus à une corde à lessive. En passant, Chavaz y jette un œil gaillard. Nous y voilà ! Oh ! les superbes faiscans couleur de feuilles mortes... Mais ce n'est pas tout : il y a une douzaine de bartavelles aux pattes et aux becs roses, un extraordinaire coq nain et ses poules... « De la race Millefleurs », nous révèle Mme Marguelisch. Ces poules naines ont un plumage roux pointillé de noir, qui leur descend jusqu'au bout des pattes. Font-elles aussi des œufs nains ? J'ai oublié de le demander. A vrai dire, on croirait voir les courtisans du Roi Soleil, on voudrait les posséder rien que pour les regarder. Dans des cages, on nous montre encore des perruches et deux furets albinos aux yeux framboise que les chasseurs se réservent pour la chasse aux lapins.

« Il court, il court le furet !... » Nous quittons cette étrange basse-cour pour grimper la colline et, en trois enjambées, nous pénétrons dans le petit jardin du manoir de Stockalper, posé dessus comme une cabine sur le pont d'un navire. Un peu d'herbe, quelques lilas couverts de bourgeons prêts à éclater, un pin. Assez de quoi me réjouir. Le manoir est minuscule, mais l'on y vivrait volontiers.

— Un jour, nous conte le Dr Wuilloud, un voleur s'est introduit par la cheminée. Une cheminée qui va en s'amincissant vers le bas. Il est resté coincé. On l'a retrouvé sec, au printemps.

Je ris. Et pourtant, et pourtant... Nous apprenons aussi que le propriétaire, presque centenaire, attend la mort, très digne et pâle sur son lit, à Sion. Il y a un vent de solitude ici..., et je ne sais quoi. Toujours curieux, Maurice Chappaz écarte un volet. Je pousse mon nez contre la vitre.

— Oh ! là, là !...

C'est une chambre remplie de meubles cornus. Un lit, une table de nuit de célibataire ; mais le canapé, les chaises et le fauteuil ont tous des jambes et des bras faits d'énormes cornes grises et bleuâtres qui vont, elles aussi, en s'amenuisant vers le bas et deviennent si pointues qu'elles s'enfoncent dans le plancher.

— La chambre de Belzébuth !

Je ne me tiens plus de joie.

— C'est des cornes de quoi ? D'aurochs, de zébus ? Le grand chef saura peut-être nous le dire.

Il répond :

— Des cornes de gymnastes quand ils laissent leurs femmes à la maison.



Chacun y va de son petit croquis, malgré le froid, mais certains y renoncent car le crayon tombe de leurs doigts gelés. Et nous reprenons le sentier qui monte dans les vignes. « Terrain morainique », nous dit encore le Dr Wuilloud. Il y a des ceps qui nous étonnent par leur grosseur insolite et nous le questionnons. « C'est une des dernières vignes de Rouge du pays ! »

Comme vous le constatez, il a réponse à tout. Le gel a rosé son visage sous son bonnet de police kaki de l'armée égyptienne, et je ne sais trop quelle mouche le pique car, le long du Bisse de Clavoz, il gronde le pauvre Chavaz chaque fois que celui-ci jette un petit caillou sur la glace. Bah ! ça nous rappelle le temps où l'on allait à l'école.

J'ai dans les mains trois petits feuillets qu'il m'a remis pour mon instruction et où il a transcrit des notes historiques sur le Bisse de Clavoz. Elles ne sont heureusement pas à l'encre sympathique, mais j'ai quand même de la peine à les déchiffrer, d'autant plus qu'elles sont en latin. J'y devine pourtant ceci : que tout commença en 1299, puis que Guichard Tavelli, évêque de Sion, en parla dans son testament en 1366, et finalement que le 12 mars 1454, le Chapitre de Sion fut mis à contribution pour un aqueduc à Clavoz.

« Tout a péri dans l'incendie ! », chante Chavaz, qui vient de voir une poutre brûlée. Nous marchons de plus en plus vite, tenuillés par le froid, éblouis par les verreries de Venise des cascades. Vignoble de Moliignon avec sa petite chapelle et son hameau. Nous sommes tout près de Sion, dans le royaume des hauts-murs. Ils s'élèvent de plus en plus grands, de plus en plus beaux sur la pente abrupte, au-dessus d'un Rhône qui charrie des glaçons. Ces murs, on dirait des remparts, des tours ! Ils ont des mouvements doux, des ondulations, ils sont faits à leur base de pierres cyclopéennes. Et pourquoi ? Pour soutenir trois ou quatre rangées de ceps, parfois. « Mais quel raisin !... », affirme le Dr Wuilloud qui nous montre l'endroit où un jour, surpris, un voleur d'eau laissa couler le bissé jusqu'à la route. Les flots balayèrent la terre des tablards, creusèrent les murs ; on en voit encore la trace chaotique.

D'une main raide, nous saluons Tourbillon tout pro-

che ; mais, profondément transie, je pénètre, suivie de mes compagnons plus résistants au froid, dans le petit ermitage de M. Gilliard, où nous sommes accueillis très aimablement par M. Raphy Pitteloud. Quel bonheur de trouver un poêle chaud ! Je m'y pelotonne, tout en contemplant les chaises, le vieux dressoir et le jeu de dames incrusté de bois clair. On nous offre un gai Fendant du Clos des Murettes, une Dôle du Mont encore jeune, de la viande sèche, un excellent fromage.

Le fondateur de la Maison Robert Gilliard, un Vaudois du Jura, M. Edmond Gilliard, s'établit à Sion en 1884. Il commença par acheter la grande vigne de Brûle-Fer et lança différentes marques de vins qui eurent du succès. Il fut le premier en Valais à construire les gargouilles en ciment dans le vignoble et les chéneaux en tôle pour éviter le ravinement. Et M. R. Pitteloud nous dit :

— Il y a souvent une plus grande surface de murs — s'ils étaient couchés — que de vignes. Le parchet de la Cotzette, par exemple, qui fait 27.000 m² de vignes, fait 30.000 m² environ de murs.

Mais nous voici de nouveau dans le froid, sur une route verglacée. Il fait nuit et Chavaz chante toujours : « Tout a péri dans l'incendie... », quand une autre demeure délicieusement chauffée nous ouvre ses portes et ses salons. Après avoir salué Mme et M. Albert Moll et leur fille, qui nous reçoivent avec le sourire, nous présentons nos hommages à un chat siamois. Il a de grands yeux languides et des pattes gantées de noir à la Yvette Gilbert. C'est là qu'un bouillon brûlant me parut le meilleur bouillon de ma vie, et là aussi que la bière valaisanne, bue enfin à sa source, se révéla savoureuse. Combien meilleure que celle qui a traîné dans les corridors et les courants d'air des cafés !

Après avoir traversé tant de vignes, il est pour le moins étrange de finir dans le houblon. Mais pour clore une journée où nous avons fait la connaissance du manoir des évêques et du manoir de Belzébuth, il est sage de connaître l'esprit du bien et du mal caché dans chaque bouteille, qu'elle soit de bière ou de Fendant.

S. C. B.

REDACTION : SILVAGNI-SCHENK, 17^{bis}, quai Voltaire. — GERANT : F. LAMPART
SIEGE SOCIAL : 10, rue des Messageries, Paris, X^e. C.C.P. Messager Suisse de France 12273-27. — Prix de l'abonnement : N° F 10
IMPRIMEUR : A. COUESLANT, 1, rue des Capucins, Cahors (Lot). — 96.633. — Dépôt légal : IV-1960 - N° 67/1960
La revue n'est pas vendue au numéro, mais uniquement par abonnement. « Le Messager » n'est pas en vente publique. Pour vous le procurer, adressez-vous au siège du journal.

Adresssez toute la correspondance à la Rédaction, 17^{bis}, quai Voltaire, Paris, 7^e